

Entre fauves

De Colin NIEL

Extrait n°1 : p. 12 – 13

De tout temps, le chasseur, ça avait été lui, depuis l'enfance dans le lit de l'Agab, cette époque trop lointaine où il chassait en meute, avec ses frères et sœurs d'abattage, depuis cette première chasse à la girafe à jamais dans sa mémoire, quand les jeunes acculaient la géante au fond du canyon, chacun son côté, chacun sa mission, les yeux rivés sur le galop, poussant la proie vers une vieille lionne postée plus loin, pleine de son expérience, prête à bondir quand son moment viendrait, l'instant crucial, calculé, précis, et d'un coup, lancée sur la hanche en un bond prodigieux, griffes et crocs plantés dans les muscles, la chasseuse agrippée sur des mètres et des mètres de course affolée, ignorant les coups de patte qui tentaient de la déloger, lacérant cuir et chair, creusant la blessure au goût de sang frais, pesant de tout son poids pour déséquilibrer la bête, rien qui n'aurait pu la faire lâcher tant les félins avaient besoin de cette viande-là. Il avait appris à dénicher ses proies dans les milieux les plus ouverts, sans même un tapis d'herbes pour s'y tenir couché, tirant parti du moindre brouillard pour approcher ses victimes à couvert, il avait appris l'opportunisme, à tuer pintades, porcs-épics, cormorans lorsque manquait le gibier, à s'en prendre aux babouins autant qu'aux outardes, à s'attaquer, même, aux autres carnivores quand sa survie était en jeu. Le chasseur c'était lui, lui qui dictait ses règles, jamais pris par surprise, alors non, il n'allait pas laisser aux hommes cette victoire-là, il venait de sortir des ombres pour enfin leur faire face, calé dans le sable à quelques mètres d'eux, au pied d'un buisson plein de griffes, ses yeux dans les leurs. Le vent soulevait des nuages de terre, ravivait les senteurs animales, chargées des peurs et des tensions des heures passées, il les huma avec prudence, attendit son moment, impatient d'en découdre, mais toujours immobile, pour enfin redresser sa silhouette de géant.

Et se jeter sur eux.

Entre fauves

Colin NIEL

Extrait n°2 : p. 124 – 125

J'ai jeté un regard dans mon dos, vérifié que je n'étais pas surveillé. Et comme rien n'était verrouillé, je me suis introduit à l'intérieur.

Pour découvrir un vrai musée des horreurs.

Une pièce entière dédiée aux crimes perpétrés par la famille Laffourcade. Gazelles en tout genre, zèbre, babouin, phacochère, chacal, il y avait une bonne vingtaine de cadavres de grande faune entreposés ici, mis en scène comme s'ils étaient encore dans les écosystèmes qu'ils avaient autrefois peuplés. Comme si c'était des œuvres d'art. Mon cœur s'est écrasé d'un coup, et un genre de rage sourde s'est mis à bouillir en moi. Poings et lèvres serrés, je me suis avancé parmi les dépouilles animales. J'ai longé le mur, sur lequel était alignée une série de crânes de petites antilopes dont j'ignorais le nom, les bois sombres se détachant sur le blanc des os. Je les ai détaillés, un à un. J'ai tourné autour du pelage tacheté d'un léopard, les yeux rivés sur lui, tentant de réaliser qu'un jour ce pauvre félin avait été vivant. Je me suis approché du bureau installé au fond de la pièce, une vieille table en bois verni, posée sur une peau de zèbre comme si c'était un vulgaire tapis. Il y avait un ordinateur portable, un Mac dernière génération. Peut-être celui d'où le père avait posté la photo de sa tueuse de fille, ai-je imaginé après ce que je venais d'entendre. J'ai encore embrassé du regard le troupeau d'animaux morts, toutes ces preuves de la barbarie des humains, avec l'envie de foutre le feu à tout ça. J'ai cherché le lion de la photo, aussi. Sa place était forcément dans cet endroit, entre springbok et hyène tachetée. De la mousse à la place des organes, la blessure camouflée pour minimiser la souffrance que lui avait causée la flèche. La fille devait se dire qu'il serait parfait ici, loin de son territoire de vie. Mais je ne l'ai pas trouvé. Le trophée n'était pas encore arrivé en France, j'ai pensé. Ça devait

mettre du temps ce genre de transport, et je ne savais pas très bien de quand datait sa chasse, en fait. À moins qu'elle n'ait décidé de le mettre ailleurs, dans le salon, ou accroché au-dessus de son lit, va savoir quelle idée tordue elle avait en tête, cette sauvage.

Franchement, pour moi, ces gens-là, c'étaient des monstres.

Ils auraient mérité qu'on les empaille, eux aussi.

L'enragé

De Sorj CHALANDON

Extrait n°1 : p. 22 – 23

Une seule fois, j'ai tenté de passer le mur. Une muraille de six mètres qui encercle la colonie et nous cache l'océan. Nous étions trois. J'avais 13 ans et je venais d'arriver à Haute-Boulogne. L'idée était de profiter des travaux, de se glisser dans une benne de gravats et de bois qui partirait à l'extérieur. Mes copains l'ont fait, j'ai hésité. S'évader ? Mais pour aller où ? Nous sommes sur une île. Notre échappée s'arrêterait à la plage de Port-Guen ou sur les rochers, avec les gendarmes à nos trousses. Voler un canot ? Puis quoi ? Chavirer en rêvant aux lumières de Quiberon ? Quand bien même. Nous voilà dans un canot, à souquer vers la terre. Et puis ? Notre affaire réussit ? On marche vers Auray ? Vers Vannes ? Avec nos têtes de forçats et nos blouses de travail, ces bourgerons blancs qui nous font ressembler à des plâtriers ? Ah oui ! Bien sûr ! Dérober quelques vêtements qui sèchent dans un jardin, enfiler une casquette, trouver un vélo, filer jusqu'à la gare, prendre un train sans billet en se cachant sur le marchepied ? Et quoi encore ? Arriver à Paris, se fondre dans la foule, rejoindre les Apaches et les fripouilles des Batignolles. Refaire sa vie à la dure. Et après ? Pour un jambon volé à l'étalage, c'est le sifflet des gendarmes, la course-poursuite, la lourde chute sur le pavé mouillé, le coup de pèlerine plombée avant les coups de bâton. Et puis tiens, quel est ton âge, gamin ? 13 ans ? Tu vas connaître la Colonie pénitentiaire maritime. Belle-Île ? T'en viens ? Tu fais un peu le fier ? Alors ce sera Eysses, le donjon des criminels. Voilà. J'ai renoncé. Eux ont été capturés dans la lande le soir même.

L'enragé

De Sorj CHALANDON

Extrait n°2 : p. 162 – 163

Heureusement, le marin chantait. Dans l'obscurité, je ne l'avais pas vu. Une lanterne au-dessus de l'étrave, son canot filait vers la chaloupe. J'ai éteint ma lampe. Je me suis couché. Le pêcheur me tournait le dos. Il était imposant, debout à l'arrière de sa barque, jambes écartées. Il actionnait une godille à deux mains, brassant la mer à droite et à gauche. Arrivé à hauteur des premières chaloupes, il s'est retourné, manœuvrant plus lentement, avec une seule main. Je me suis légèrement levé sur les coudes. Il venait droit vers moi. Dans quelques minutes, nous serions bord à bord. J'ai roulé sur le dos. Il fallait que je respire. J'allais être surpris en train de voler un bateau de pêche. Ce n'était plus Eysses qui m'attendait, c'était Cayenne.

Le gars fredonnait toujours. Sa voix portée par le vent. J'ai fouillé dans le sac, sorti mon couteau d'acier. Je l'ai déplié. Je tenais son manche à deux mains, plaqué contre mon torse. J'étais prêt.

Tout à l'heure je rêvais de terre, maintenant, j'espérais la mer. Je ne voulais pas être arrêté. Je devais rester libre et j'allais tuer pour cela. Tuer pour de vrai, hisser les voiles pour de vrai, naviguer pour de vrai, m'échapper vraiment. J'ai tremblé. De froid, de peur, de fatigue. Les deux coques se sont heurtées. J'ai fermé les yeux. Je ne voulais pas voir son visage. Je devrais le poignarder dans le dos. Que jamais son regard ne vienne hanter le mien. C'était seulement une silhouette dans le noir, une voix, une lanterne douce à la proue d'un canot. Je n'allais pas tuer un homme, j'allais pousser un inconnu à l'eau. Quelqu'un sans identité, sans famille, sans histoire. Il ne crierait pas, ne pleurerait pas. Aucun râle, pas même un souffle. Seulement une ombre frappée dans le dos et jetée aux vagues.

J'ai ouvert les yeux. J'ai crié. L'immense marin était penché au-dessus de moi, jambes écartées. Une ombre sans visage. Il tenait son aviron à deux mains. Il m'a frappé sans un mot. Un coup de manche dans le thorax, un autre sur mon épaule, j'ai lâché le couteau. Il l'a vu. Brusque mouvement de moulinet. Il a retourné la rame et plaqué sa pale sur ma gorge.

— Tu bouges, tu es mort.

La femme gelée

Annie ERNAUX

Extrait n°1 : p. 9 – 10

Femmes fragiles et vaporeuses, fées aux mains douces, petits souffles de la maison qui font naître silencieusement l'ordre et la beauté, femmes sans voix, soumises, j'ai beau chercher, je n'en vois pas beaucoup dans le paysage de mon enfance. Ni même le modèle au-dessous, moins distingué, plus torchon, les frotteuses d'évier à se mirer dedans, les accommodatrices de restes, et celles qui sont à la sortie de l'école un quart d'heure avant la sonnerie, tous devoirs ménagers accomplis ; les bien organisées jusqu'à la mort. Mes femmes à moi, elles avaient toutes le verbe haut, des corps mal surveillés, trop lourds ou trop plats, des doigts râpeux, des figures pas fardées du tout ou alors le paquet, du voyant, en grosses taches aux joues et aux lèvres. Leur science culinaire s'arrêtait au lapin en sauce et au gâteau de riz, assez collant même, elles ne soupçonnaient pas que la poussière doit s'enlever tous les jours, elles avaient travaillé ou travaillaient aux champs, à l'usine, dans des petits commerces ouverts du matin au soir. Il y avait les vieilles, qu'on allait voir le dimanche après-midi avec les boudoirs et le flacon de goutte pour arroser le café. Des femmes noires et coties, leurs jupes sentent le beurre oublié dans le garde-manger, rien à voir avec les mamies sucrées du livre de lectures, surmontées d'un chignon neigeux et qui moumoutent leurs petits-enfants en leur racontant des histoires de fées, des aïeules ça s'appelle. Les miennes, mes grand-tantes, ma grand-mère, n'étaient pas commodes, elles n'aimaient pas qu'on leur saute dans le tablier, perdu l'habitude, juste le bécot de l'arrivée et du départ, après l'invariable « t'as encore grandi » et « t'apprends-tu toujours bien à l'école », elles n'avaient plus grand-chose à me dire, elles parlaient en patois avec mes parents de la vie chère, du loyer et de la surface corrigée, des voisins et, de temps en temps, elles me regardaient avec des rires.

La femme gelée

Annie ERNAUX

Extrait n°2 : p. 38 – 39

Ce que je deviendrai ? Quelqu'un. Il le faut. Ma mère le dit. Et ça commence par un bon carnet scolaire. Le samedi elle fait le compte des dix en dictée et en calcul mais ne moufte pas devant l'inévitable quatre en couture et le passable en conduite. Sourcilleuse à la moindre baisse, et que mon père ne trouve pas d'excuses à sa fille, n'ai-je pas tout le temps nécessaire pour apprendre les tables et faire les exercices de conjugaison. Ils ne me dérangent jamais dans mes devoirs, pas plus que dans mes jeux, pour me demander de mettre la table ou d'essuyer la vaisselle. « Tu n'as que ta petite personne à penser », disent-ils. O la grandeur du don, la beauté des sœurs aînées sacrifiées, le charme des petites filles serviabiles qui apportent les gâteaux à l'apéritif. Chez moi ça n'a pas cours, dénigré même. Et le ravissement pour la petite fille de se croire utile, l'idée qu'il suffit de bien ranger sa chambre, de débarrasser la table « gentiment » pour être aimée, je ne les connais pas. Responsable que de moi et de mon avenir. Confusément terrible, à de rares moments : ce serait tellement plus facile de faire plaisir en épluchant des légumes, en étant câline avec tout le monde, qu'en travaillant bien à l'école sans défaillance. Très rares moments. Le ciel gris lourd de septembre, les voix d'hommes tumultueuses là-bas, dans le café, les asters bourdonnent d'abeilles, bientôt la rentrée. L'avenir. J'ai entre sept et dix ans, je sais que je suis au monde pour faire quelque chose. Aucun frère ne me bouche l'horizon de son destin prioritaire.

Je sais maintenant que l'attitude de ma mère était aussi un calcul. Pas parce qu'elle n'appartenait pas à la bourgeoisie qu'il faut tout lui passer. Voulait une fille qui ne prendrait pas comme elle le chemin de l'usine, qui dirait merde à tout le monde, aurait une vie libre, et l'instruction était pour elle ce merde et cette liberté.

Alors ne rien exiger de moi qui puisse m'empêcher de réussir, pas de petits services et d'aide ménagère où s'enlise l'énergie. Ce qui compte c'est que cette réussite-là ne m'ait pas été interdite parce que j'étais une fille. Devenir quelqu'un ça n'avait pas de sexe pour mes parents.

Sur la dalle

De Fred VARGAS

Extrait n°1 : p. 75 – 76

Après avoir raccroché, Matthieu ressentit le besoin de s'isoler en allant boire un café. Lui, l'indépendant, le commissaire performant, réalisait qu'il se mettait dans la roue du commissaire Adamsberg. Il l'appelait à la moindre nouvelle, non seulement écoutait son avis mais s'y conformait. Tel l'insecte revenant vers le lampadaire, il recherchait ses opinions et conseils, dans une affaire qu'il aurait pu résoudre seul et qui ne regardait pas Adamsberg. Il connaissait sa réputation, ce qu'on lui reprochait comme ce qu'on admirait, le désordre de sa logique, les sentiers sinueux et inusités qu'il empruntait, ses cheminements qui pouvaient demeurer des énigmes, le respect voire le culte qu'il suscitait, ou bien l'antipathie, le rejet. On aurait pu tout autant le traiter de flemmard que de génie. Son visage singulier reflétait un peu de tout cela. Anguleux, brun, le nez busqué, les yeux doux perdus dans le flou, sauf quand le regard se précisait brusquement, les lèvres inégales au sourire séduisant qui en avait troublé tant d'autres, accompagné de sa voix un peu chantante. Mais ce n'était pas ce sourire, si charmeur soit-il, qui propulsait Matthieu vers Adamsberg, contre sa volonté. C'était précisément sa vision si décalée des choses, ses étrangetés, son absence totale de classicisme. Très bien, conclut Matthieu en achevant sa seconde tasse de café, il lui fallait rompre avec ce qu'il considérait comme une faiblesse inédite de sa part. Cette affaire était sienne et il était homme à la mener à bout sans l'aide de l'ondoyant commissaire.

Il le rappela pourtant dès qu'il eut la réponse du légiste. Il devait reconnaître qu'Adamsberg ne s'était pas trompé.

Sur la dalle

De Fred VARGAS

Extrait n°2 : p. 235 – 236

— Et voici vos collègues, dit Matthieu. Notre troupe de surveillance compte cent dix hommes. Les cinquante locaux seront en charge du village et vous du périmètre de sécurité. Le guet débutera à dix-neuf heures et s'achèvera à une heure du matin. Soyez sur vos gardes, l'homme est furtif et extrêmement dangereux.

Adamsberg distribua à la ronde un plan détaillé de Louviec et des rues que chacun aurait à couvrir. Matthieu avait pris le temps avant de déjeuner d'encercler cinquante secteurs en rouge et d'y inscrire les noms des hommes qui y seraient affectés. L'emplacement de l'auberge était figuré par un gros point vert. Chaque policier repéra son nom et son trajet de guet. Les soixante gardes de Paris, sur un signe autoritaire de leur chef et après un salut assez militaire, quittèrent l'auberge pour rejoindre leurs camions-cantines tandis que les cinquante gardes locaux prenaient place à la table de la grande galerie. Johan fit servir les assiettes, chacune emplies d'une demi-côte de bœuf et de gratin de brocolis hachés aux fines herbes et roquefort. Les hommes se jetèrent dessus, et une discussion animée s'éleva quant à l'autorisation ou non de boire un verre, attendu que leur faction allait commencer dans peu de temps. Beaucoup arguèrent qu'un verre était admis, puisque même le Code de la route en acceptait deux. Adamsberg hocha la tête, accorda un verre et Johan fit servir une tournée. Chacun eut droit à un sandwich raffiné et une part de gâteau maison pour le repas qu'ils prendraient vers minuit. Adamsberg, véritable ignorant en matière de cuisine, et qui mangeait à peu près la même chose chaque soir, se demandait par quelle prouesse Johan allait parvenir à nourrir de plats tant excellents que rapides cinquante hommes chaque soir. Sans compter l'ajout de cet en-cas nocturne qu'il avait tenu secret.

Vipère au poing

De Hervé BAZIN

Extrait n°1 : p. 7 – 8

L'ÉTÉ craonnais, doux mais ferme, réchauffait ce bronze impeccablement lové sur lui-même : trois spires de vipère à tenter l'orfèvre, moins les saphirs classiques des yeux, car, heureusement pour moi, cette vipère, elle dormait.

Elle dormait trop, sans doute affaiblie par l'âge ou fatiguée par une indigestion de crapauds. Hercule au berceau étouffant les reptiles : voilà un mythe expliqué! Je fis comme il a dû faire : je saisis la bête par le cou, vivement. Oui, par le cou et, ceci, par le plus grand des hasards. Un petit miracle en somme et qui devait faire long feu dans les saints propos de la famille.

Je saisis la vipère par le cou, exactement au-dessus de la tête, et je serrai, voilà tout. Cette détente brusque, en ressort de montre qui saute hors du boîtier — et le boîtier, pour ma vipère, s'appelait la vie, — ce réflexe désespéré pour la première et pour la dernière fois en retard d'une seconde, ces enroulements, ces déroulements, ces enroulements froids autour de mon poignet, rien ne me fit lâcher prise. Par bonheur, une tête de vipère, c'est triangulaire (comme Dieu, son vieil ennemi) et montée sur cou mince, où la main peut se caler. Par bonheur, une peau de vipère, c'est rugueux, sec d'écailles, privé de la viscosité défensive de l'anguille. Je serrais de plus en plus fort, nullement inquiet, mais intrigué par ce frénétique réveil d'un objet apparemment si calme, si digne de figurer parmi les jouets de tout repos. Je serrais. Une poigne rose de bambin vaut un étau. Et, ce faisant, pour la mieux considérer et m'instruire, je rapprochais la vipère de mon nez, très près, tout près, mais, rassurez-vous, à un nombre de millimètres suffisant pour que fût refusée leur dernière chance à des crochets tout suintants de rage.

Vipère au poing

De Hervé BAZIN

Extrait n°2 : p. 41 – 42

Outre notre éducation, Mme Rezeau aura une grande passion : les timbres. Outre ses enfants, je ne lui connaîtrai que deux ennemis : les mites et les épinars. Je ne crois rien pouvoir ajouter à ce tableau, sinon qu'elle avait de larges mains et de larges pieds, dont elle savait se servir. Le nombre de kilogrammètres dépensés par ces extrémités en direction de mes joues et de mes fesses pose un intéressant problème de gaspillage de l'énergie.

Pour être juste, Frédie en eut sa très juste part. L'héritier présomptif tenait de mon père tous ses traits essentiels. Chiffe! Inutile d'aller plus loin. Ce surnom lui conviendra toujours. Sa force d'inertie était proportionnelle aux coups de poing et aux coups de gueule. N'oublions pas son nez, tordu dès le plus jeune âge par la déplorable habitude de se moucher invariablement du côté gauche.

Quant à Marcel, dont je n'ai jamais su pourquoi lui avait été attribué le sobriquet de Cropette (étymologie obscure), point n'a l'intention de l'abîmer. On pourrait croire que je le jalouse encore. Pluvignec cent pour cent, par conséquent doué pour la finance, amateur de grandes peintures, péniblement studieux, froid, tenace, personnel, corollairement hypocrite... Je m'arrête, car je suis en train de ne pas me tenir parole. Signes distinctifs, côté face : un épi au milieu du front et, à fleur de tête, les gros yeux du myope qui ne peut pas ramasser ses lunettes. Signes distinctifs, côté pile: un certain déhanchement et la fesse un peu croulante. Quand il était petit, il avait toujours l'air d'avoir fait dans son pantalon.

Reste la cinquième carte de ce méchant poker. Retournons-la. Dans le brellan de frères, je suis le valet de pique.